José Ortega y Gasset, *La révolte des masses*

Trad. de l'espagnol par L. Parrot, Paris, Éd. Les Belles Lettres, coll.
Bibliothèque classique de la liberté, 2010

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2867>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2867

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 387-389

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « José Ortega y Gasset, *La révolte des masses* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2867>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

José Ortega y Gasset, *La révolte des masses*

Trad. de l'espagnol par L. Parrot, Paris, Éd. Les Belles Lettres, coll. Bibliothèque classique de la liberté, 2010

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

José Ortega y Gasset, *La révolte des masses*, Trad. de l'espagnol par L. Parrot, Paris, Éd. Les Belles Lettres, coll. Bibliothèque classique de la liberté, 2010, 312 p.

- 1 Il y a toujours un danger à étiqueter politiquement ou idéologiquement un auteur. Nous ne lisions plus José Ortega y Gasset (1883-1955) sous prétexte qu'il était un conservateur, pire encore, un libéral nostalgique et un critique de la démocratie. Or, il n'est rien de tout cela. La lecture sans préjugé de cet ouvrage paru en 1930 (traduit en allemand et en anglais en 1931-1932 et en français en 1937) apporte d'intéressantes surprises qui éclairent sur la qualité d'analyse d'un penseur fondamentalement européen, bien que né en Espagne, et qui n'a eu de cesse de vouloir comprendre son actualité. À ses yeux, celle-ci a tous les traits d'une crise générale marquée par l'irruption du bolchevisme et du fascisme. Il les perçoit comme une régression des promesses occidentales. Ni l'une ni l'autre de ces tentatives ne sont à la hauteur des temps, « elles sont deux fausses aurores ; elles n'apportent pas le matin de demain mais celui d'un jour déjà ancien qui a servi une ou plusieurs fois ; elles relèvent du primitivisme » (pp.168-169). Par le simple fait qu'elles se positionnent contre (anticapitalistes ou antilibérales), elles semblent appartenir à un monde d'avant. Mais plus que tout, elles sont des mouvements typiques d'hommes-masses, dirigées par des hommes médiocres, intempestifs, sans grande mémoire, sans « conscience historique ».
- 2 José Ortega y Gasset appartient à cette génération de penseurs de l'entre-deux guerres qui vont creuser les origines de ce qu'on allait bientôt appeler le totalitarisme. Et le phénomène auquel il fallait se rendre à l'évidence était l'irruption des masses sur la

scène publique. Il parle de masses et non de foules, se distinguant ainsi de Gustave Le Bon, Gabriel Tarde ou Sigmund Freud. Il doit être davantage relié à Elias Canetti, Carlton J. H. Hayes ou encore le subtil Hermann Broch, même si sa méthode est plus intuitive et moins scientifique. Il parle en philosophe, en intellectuel inquiet, en aucune manière pessimiste selon le modèle ambiant d'Oswald Spengler. Il est contre toute théorie de la décadence car les critères de comparaison qui permettraient de juger de l'infériorité d'une époque sur une autre ne sont pas généralisables à tous les aspects de la vie. Le XIX^e siècle n'était pas plus satisfaisant que les années 20-30, « la vraie plénitude ne consiste ni dans la satisfaction, ni dans l'accomplissement, ni dans la réussite » (p. 103). Si le désir n'est pas sans cesse renouvelé, ceux qui se croient complets sont souvent morts intérieurement. Ortega y Gasset n'est donc pas un penseur hégélien, il attend beaucoup de l'avenir, de l'imprévisibilité, il serait plus proche d'Henri Bergson et d'un éloge de l'évolution créatrice. « C'est que l'homme actuel sent que sa vie est plus intense que toutes les vies antérieures, ou, vice versa, que le passé s'est rétréci par rapport à l'humanité actuelle » (p. 106). S'il y a bien un trait qui caractérise l'homme des masses, entendre l'homme moderne, moyen, c'est la chance qu'il a de naître dans un monde confortable et riche de tant de potentialités. Il bénéficie du travail du siècle précédent qui lui a apporté l'aisance matérielle, la facilité et la sécurité physique, qui a effacé devant lui les barrières sociales. Ortega y Gasset a des accents toquevilliens pour noter la force du procès d'égalisation des conditions couplé à la solidité des institutions de la démocratie libérale, de l'expérience scientifique et de l'industrialisme. Il n'est pas un antimoderne, le XIX^e siècle fut révolutionnaire, non pas du fait de ses barricades, mais de ce qu'il mit en place des conditions de vie inédites. Ce qui le chagrine, c'est la désinvolture avec laquelle l'homme moyen use de ces avancées. Il désigne chez ces hommes des masses une attitude, une psychologie d'enfant gâté qui profite de tout sans avoir à ne faire aucun effort.

- 3 Ortega y Gasset n'est pas un ennemi de la culture de masse, il fustige seulement l'orgueil de l'ignorant, l'illimitation des expériences sans garde-fous, l'enflure d'une toute puissance active sans but ni finalité et souvent autodestructrice. En cela il serait l'ancêtre des meilleurs pages réactives de Jean Baudrillard sur l'obésité-vulgarité de l'époque actuelle. « Formalités, normes, politesse, égards, justice, raison, à quoi bon avoir inventé tout cela, avoir créé de telles complications ? Tout cela se résume dans ce mot de civilisation » (p. 150). De l'homme-masse, il cherche les conditions qui l'ont produit, ce médiocre est le fruit de la civilisation, seulement il ne peut se tenir à sa hauteur. Pour Ortega y Gasset, la civilisation est définie comme un ensemble de problèmes ardues et nécessite par conséquent des hommes d'élite pour les résoudre. Ce sont là les pages ses plus vieilles, celles qui soulignent combien ces hommes d'élite sont ceux qui savent se discipliner, qui savent se réclamer de règles extérieures et supérieures. « Noblesse oblige » est sa devise préférée. Pourtant il n'y a rien de nietzschéen, pas de mépris aristocratique dans ses propositions ; seulement un désespoir de voir la masse gagnée par une certaine inertie, une facilité où tout est déjà inventée et digérée par d'autres.
- 4 On est obligé de faire une lecture paradoxale de son ouvrage. Si l'on est ennuyé par certains accents darwiniens de son analyse sociale justifiant la supériorité de l'espèce humaine des régions en climat tempéré – « Sous les tropiques, la faune humaine dégénère ; et vice versa, les races inférieures (les Pygmées par exemple) ont été repoussées vers les tropiques par des races nées après elles et qui leur étaient supérieures dans l'échelle de l'évolution » (p. 175) – ; on reste sensible au diagnostic

concernant l'irrationalisme qui gagne les ensembles collectifs en Europe au même moment. Il perçoit bien le rétrécissement des âmes, de l'humanisme, quand tout semblait ouvert par ailleurs. Si tout progresse extérieurement, l'homme se dessèche intérieurement, intellectuellement. Lui, le voyageur européen, perçoit l'absence de dialogue, la servitude volontaire, les accès de violence incontrôlée. « Nous vivons en un temps qui se sent fabuleusement capable de réalisation mais qui ne sait pas ce qu'il veut réaliser. Il domine toutes les choses, mais n'est pas maître de lui-même. Il se sent perdu dans sa propre abondance » (p. 140). C'est en se concentrant sur les périodes de prospérité qu'Ortega y Gasset parvient à approfondir toute la psychologie de l'héritier. Ici, il se veut davantage sociologue que vraiment connaisseur de la psyché. Il invoque le fait contre le droit, préfère sonder une société réelle, concrète, historique plutôt que l'entité issue d'un prétendu contractualisme. Il n'est pas l'apôtre d'une quelconque philosophie de l'Histoire, « je pense que toute vie, et partant la vie historique, est composée de purs instants, dont chacun est relativement indéterminé par rapport au précédent, de sorte que la réalité vacille en lui, piétine sur place et hésite à se décider pour l'une ou l'autre des différentes possibilités » (p. 154). C'est pourquoi il saisit d'autres raisons à l'advenue de l'ère des masses : la poussée exponentielle démographique de l'Europe au XIX^e siècle (que l'Amérique a aidé à absorber), l'urbanisation galopante, l'invention du style colossal pour faire de la place à la masse, les phénomènes multiples et variés d'agglomération, les dispositifs de sur-visibilité de la communauté à elle-même, les outils de propagande et de communication de masse. Ces phénomènes sont pourtant porteurs d'événements dangereux : la révolte des masses signifie simplement qu'elles ont pris le pouvoir. Elles occupent tout le terrain. Ici, Ortega y Gasset contourne l'idée que les masses seraient entièrement conduites par des chefs, des guides sans scrupules qui les auraient subjuguées par leur verbe et leur action. Non, les masses dominent, décident, elles emportent tout sur leur passage. La masse n'ayant pas de mémoire du passé et pas de programme imposé vit au jour le jour. On voit combien l'auteur ne cherche pas à définir ce qui constitue proprement une masse, il n'utilise pas les données anthropologiques (Elias Canetti, Hannah Arendt), sociologiques (Karl Mannheim, Marianne Lederer) ou psychologiques (Hermann Broch, Wilhelm Reich), il prend acte d'un conformisme généralisé, de phénomènes globalement observables, de la politisation des vies intimes, du dévouement militant démesuré mais il essaie de définir des tendances, il tente d'extrapoler des désirs, peut être des fantasmes correspondant à ses propres angoisses, comme l'avait autrefois révélé une analyse serrée des ouvrages ayant trait à la psychologie des foules (Susanne Barrows, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1990). Alors plus intéressants sont les remèdes qu'Ortega y Gasset prétend apporter aux pathologies de son époque. Il apparaît comme un humaniste, certes élitiste (qui n'a pas ses préférences ?), assuré que les valeurs dessineront toujours une aristocratie en toute chose, et pourquoi pas une aristocratie populaire. Il reste un « vieux libéral », préférant toujours l'individu à la société, adversaire de tout étatisme. Il renseigne ainsi sur le succès ambiant de ce socialisme d'État qui aux lendemains de la Grande Guerre s'est diffusé dans toutes les économies européennes. On trouve, tracés à gros traits, des historiques de l'invention de la cité, puis de l'État, puis des États-nations dont il montre, qu'à chaque étape, ces formes politiques constituent des progrès sensibles pour la vie humaine. Seulement il se méfie de la violence décuplée présente par tout effet massif, dans toute institution devenue trop importante.

- 5 Mais l'apport le plus révélateur d'Ortega y Gasset repose sur sa foi dans l'idée d'Europe, dans un équilibre sous forme de fédération des nations, seule condition d'un réformisme des démocraties libérales mises en échec après la Grande Guerre. Ce n'est pas pour rien qu'il sera salué après 1945 par Albert Camus, par Hesse, promu par la CDU de la jeune RFA de Konrad Adenauer. La préface de José-Luis Goyenna apporte de précieux renseignements sur le destin de ce texte. Enfin, nous pensons qu'il existe chez Ortega y Gasset un idéal de l'individu attentif aux autres, soucieux de la qualité de son âme. La disparition de l'homme cultivé lui semble une perte tragique. Sans doute ses inquiétudes devant la vulgarité montante sont-elles outrées, il se rassure en disant de la philosophie qu'elle « n'a besoin ni de protection, ni d'attention, ni de la sympathie de la masse. Elle veille à conserver son aspect de parfaite inutilité et se libère ainsi de toute dépendance vis-à-vis de l'homme moyen » (p. 161). Cette appréciation va de pair avec sa critique de l'homme spécialisé (l'*homo universitarius* ?) : « C'est un homme qui, de tout ce que l'on doit savoir pour être un personnage cultivé, ne connaît qu'une science déterminée, et encore n'en possède vraiment que cette minime portion qui intéresse ses investigations personnelles. [...] La science expérimentale a progressé en grande partie grâce au travail d'hommes fabuleusement médiocres, et même plus que médiocres » (p. 186). À l'heure de l'ultra-spécialisation souhaitée par toutes nos agences d'évaluation, le spécialiste se définit bien comme n'étant pas un savant (il ignore tout ce qui ne rentre pas dans son petit coin d'univers), il n'est pas non plus un ignorant. C'est un savant-ignorant, « un monsieur qui se comportera, dans toutes les questions qu'il ignore, non comme un ignorant, mais avec toute la pédanterie de quelqu'un qui, dans son domaine spécial, est un savant » (p. 188). L'humour permet à Ortega y Gasset de cerner son contemporain, l'homme nouveau, satisfait de lui-même, qu'il dénude à sa guise. Il cherche bien une essence de la modernité où la liberté de penser, de manière solitaire et personnelle, constitue le principal bénéfice.
-

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr